

DÉCEMBRE 1927 à FÉVRIER 1928

N° 9 et 10 réunis

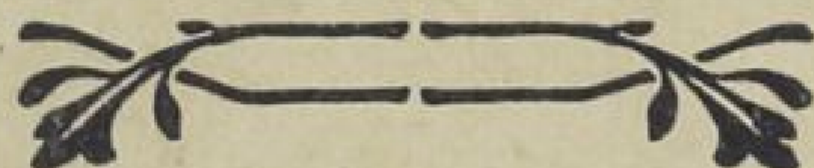
Ce Numéro : 2 francs

ABONNEMENT ANNUEL — FRANCE 10 FRANCS - ETRANGER 12 FRANCS

Le VÉGÉTALIEN

TRIBUNE LIBRE DES VÉGÉTALIENS

de 10 Numéros par an

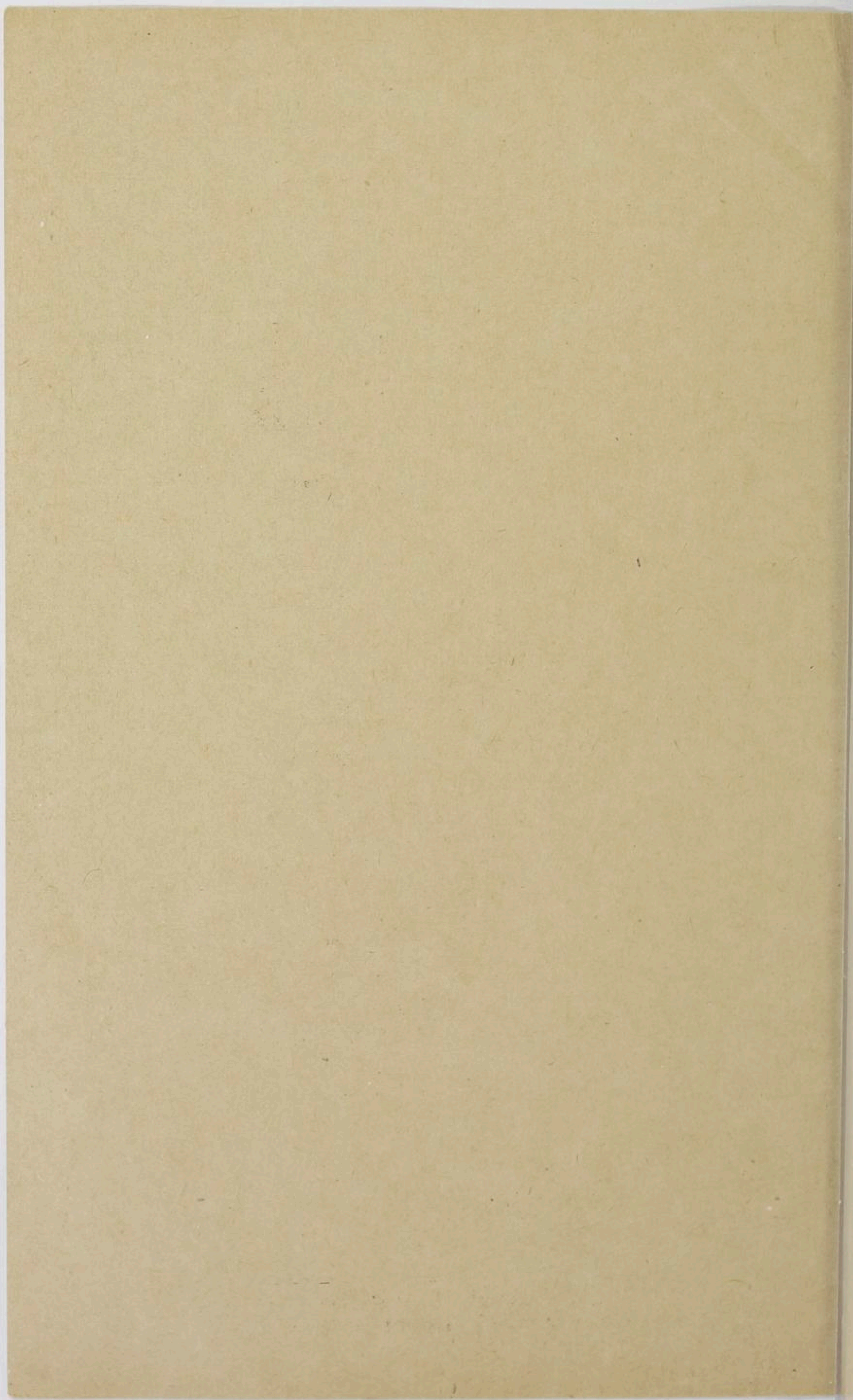


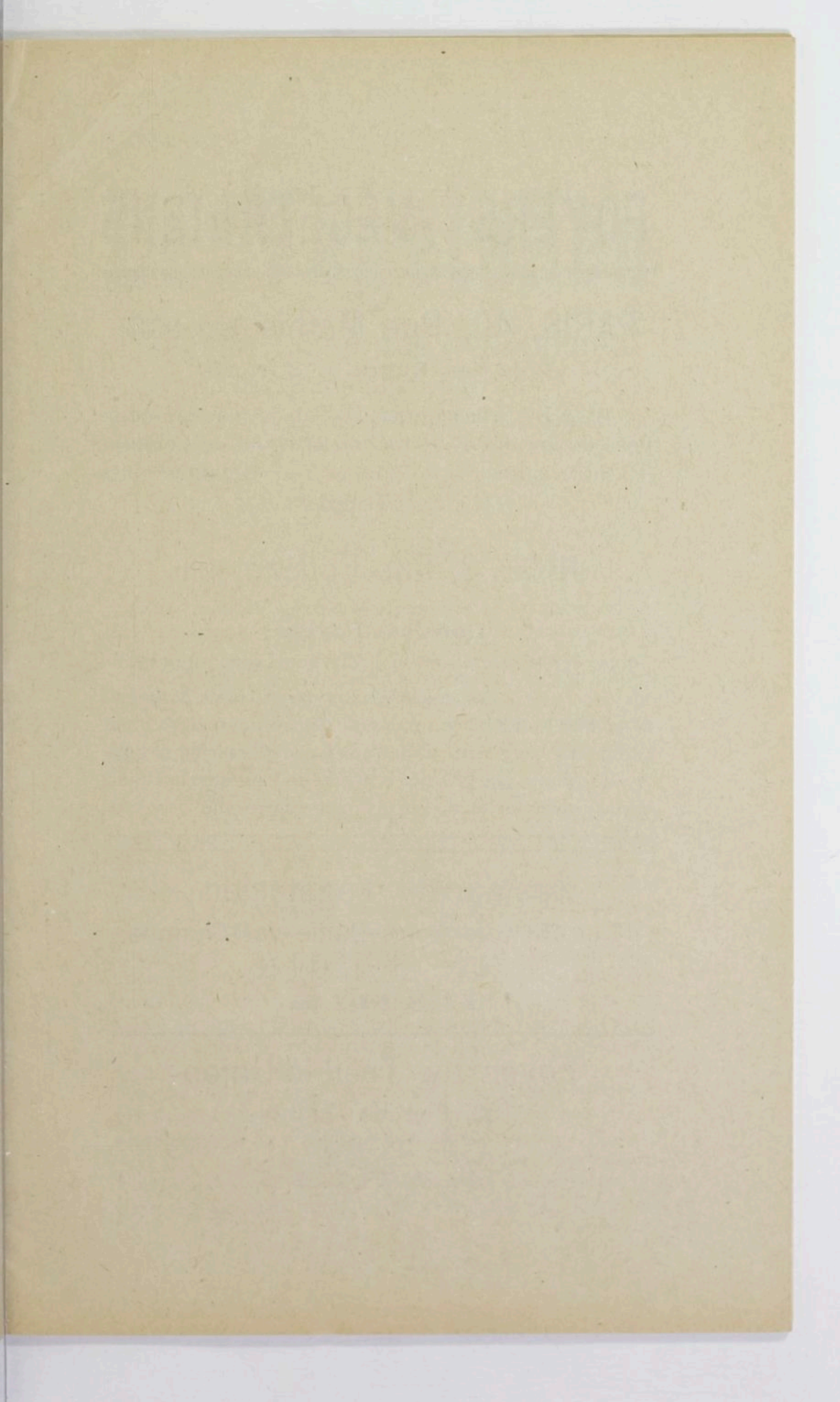
SOMMAIRE

Le Végétalisme	G. BUTAUD
Réponse à l'Enquête sur le Végétalisme. (Camille COCHET, Charlotte DAVY, Léa CHANUT, D ^r Axel ROBERTSON-PROSCHOWSKY, Charles FOUYER, Adolfo MARANGOLO, Generoso COLL).	
Avant-propos	G. BUTAUD
Capitalisme, Végétalisme, Communisme, Anarchie et Christianisme	H. TRICOT
L'Autodidacte de Han Ryner	Marie BLOSSIER
Résumé de la Conférence du 19 Novembre 1927	
L'Affaire Dreyfus	M ^{me} LEGRAIN
Discours	Paul BRULAT
Etude de «La Faiseuse de Gloire».	S. ZAIKOWSKA
Lecture	C. COCHET (Artiste)
Les Effets Lointains des Poisons Overtoniens	S. Z. et V. L.
Bibliographie	S. ZAIKOWKA
Comptabilité.	

Pour tout ce qui concerne le journal s'adresser à
Sophie Zaikowska, 131, rue Saint-Gratien à Ermont (S.-&-O.)

J082798





FOYERS VÉGÉTALIENS

PARIS, 40, Rue Mathis (Métro: CRIMÉE)

Prix des Repas : 3 fr. 50

MENU : « Basconnaise » (Salade variée, composé de feuilles et de racines crues et de pommes de terre cuites). — Soupe. — Légumes cuits
Dessert

NICE, 3, Rue Fodéré (Port)

Dans ces Foyers

on se sert à discrétion, les fruits seuls sont rationnés.

Les consommateurs sont priés de considérer que l'huile et le pain sont des aliments dont il est dangereux d'abuser : il ne faut pas dépasser deux cuillerées d'huile (24 gr.) par repas et se rationner en pain selon l'importance du travail musculaire que l'on fait.

Restaurant Végétarien

13 et 15, Rue Notre-Dame-des-Champs

(Métro : Saint-Placide)

PARIS

Foyer du Trait-d'Union

180, Rue de Tolbiac

(Métro : Italie)

PARIS

Le Végétalien

Tribune Libre des Végétaliens
de 10 numéros par an

ABONNEMENT ANNUEL : FRANCE 10 FR., ETRANGER 12 FR.

Le Végétalisme

CHAPITRE III
(Suite)

Ainsi avec le régime d'omnivorisme la sanction légale est fatale. Partout où quelques hommes vivent la loi règne.

Seuls, des êtres absolument frustrés, vivant identiquement des produits que la nature dispense sans aucune culture, sans aucun effort, n'ayant aucune propriété, sans idéal, vivant comme vivent les singes, par exemple, peuvent se perpétuer sans lois et s'y perpétuent en effet.

Les singes ! Bienheureux animaux, qui n'avez pour guide que l'instinct, je vous envie. Que je voudrais arriver au même résultat que vous ! Permettez-moi de rechercher ce qui nous est commun. Réapprenez-moi ce que j'ai désappris, mes cousins, faites moi une santé, une liberté qui me manquent. Faites en sorte que l'intelligence qui me dessert bien plus mal que votre instinct ne vous sert, devienne pour moi, homme, un guide sûr, une raison d'harmonie, alors qu'elle est une cause de lutte, qu'elle détruit ma liberté et ma race.

Car pourquoi demanderai-je à l'avenir, à l'intensité du progrès, ce qu'il ne peut me donner présentement. Plus la vie se complique, plus la liberté individuelle est limitée par des lois de plus en plus nombreuses et appliquées avec rigueur. Plus nous avons de docteurs sciencés, plus les maladies organiques s'accusent. Plus nous semblons avoir des moyens de satisfaire nos désirs, plus nous sommes neurasthéniques. Dans ces

conditions, que puis-je espérer de l'avenir? Il ne peut me donner aucune cause d'espérance, de gaieté.

Quadrumanes, singes, anthropoïdes, voilà ce que nous étions hier. Etudier la race simiesque, c'est étudier l'enfance de l'humanité.

Camarades singes, dans l'étude de votre vie peut-être trouverai-je mon salut. En vous étudiant aujourd'hui je vois ce que j'étais hier; voyons en quoi nous sommes différents. En quoi ai-je mal évolué pour souffrir plus que vous?

Parmi vous il y a des espèces différentes, de petite et de grande taille, plus ou moins velues, mais vous êtes tous frutariens, certains un tantinet insectivores, mais tous crudivégétaliens. Vous mangez des fruits, des jeunes pousses des végétaux, des graines, des racines. Nous avons une même dentition, vos canines sont même plus accusées, mais quelles fortes et belles dents! Vous ne les perdez que quand elles sont usées, que quand vous êtes des vieillards. Vous avez deux mamelles comme nous et mettez rarement au monde deux jumeaux. Votre intestin, votre estomac, vos glandes nobles, tous vos organes intérieurs sont semblables aux nôtres et proportionnés semblablement. Vous ne buvez pas de mixtures, rien que de l'eau, comme tous les autres êtres de la création. Vous laissez la viande aux carnivores, le lait pour les petits des mammifères.

Je vois! Singes, vous n'avez pas ravi beaucoup de secrets à la nature et ainsi n'avez pas été tentés de les utiliser contre elle-même. Votre instinct est resté instinct dans le milieu resté primitif. Que le raisonnement, l'intelligence, qui m'ont permis de transformer le mien, me permettent aussi de voir clair et de profiter de votre avantage. Vous êtes encore le fruit sain de la nature. Je veux vous voir vivre pour en tirer un profitable enseignement.

Ne sommes-nous pas le fruit du passé, son prolongement, ne devons-nous pas en tirer tous les enseignements possibles pour redresser notre marche vers le bonheur, vers la vie facile. Qu'est-ce qui est normal? Suivre notre fantaisie imaginative ou la voie naturelle? Nous regimber ou nous incliner? Etre dément ou sensé? Omnivore ou crudi-végétalien?

L'homme ne peut, sans souffrir, vivre d'autres matières que celles que la nature lui impose. Il ne peut, de part sa fantaisie, vivre de chair, puisqu'il est le produit de végétaux.

Chers cousins, quelle que soit la puissance de leur intelligence, les hommes ne peuvent que reconnaître que l'instinct lui est antérieur. L'intelligence a ses racines dans l'instinct. Elle peut s'égarer et la preuve en est faite puisque la vérité, les vérités sont, hélas, toutes relatives et que nous en poursuivons inlassablement la recherche. Vérité aujourd'hui, erreur demain ! Nous voyons le triste résultat de l'application de l'intelligence humaine. L'humanité est devenue une chiourme.

L'application de l'intelligence mène l'humanité au marasme, à sa fin prochaine par un chemin douloureux, par une voie sanglante.

L'instinct, lui, est sûr. Les espèces n'existent que grâce à lui ; elles sont le fait même de sa collaboration à la vie. L'abolir chez l'animal, c'est le condamner à la mort. Jamais l'instinct n'est mis en défaut au point de mettre l'espèce en danger. Ceci, dans l'état de nature. Mais que l'homme apparaisse, il crée des conditions anormales, transforme les produits, confectionne des extraits, et, la contrainte aidant, l'instinct des animaux, domestiqués par lui, ne joue plus normalement. L'instinct est naturel, ne peut être un agent de conduite sûr que dans un milieu naturel. Ce n'est donc pas dans nos bagnes agricoles que nous devons étudier l'instinct, c'est dans les pampas, dans la forêt vierge, le plus loin possible de l'action humaine.

Certes, dans les jardins zoologiques, l'étude des singes a de l'intérêt, mais il est bien préférable de la poursuivre dans l'état de nature. C'est là que nous voyons comment nous nous comportons quand nous étions purement instinctifs. Nous étions tous semblables les uns aux autres, aucun intérêt personnel ne nous désunissait. Les déductions de la raison ont succédé à l'instinct, ceci tue cela. Produits de la nature, nous n'avions conscience que dans des limites restreintes, mais cette conscience, cet instinct était si fort, si profond, si approprié à notre personne qu'il suffisait à tout.

La singerie et l'humanité vivent dans le même temps, aujourd'hui. La première guidée par l'instinct, la seconde par l'intelligence.

Intelligent, puisque homme, je dois donc utiliser pour ma gouverne tout ce que je trouve bon chez le singe et rejeter ce que je trouve mauvais.

Je constate d'abord que le singe vit au grand air. Inutile d'insister sur le bénéfice de la vie au grand air. Certainement, nous sommes forts délicats, aussi par

les bains d'air, de soleil, par l'hydrothérapie nous devons chercher à devenir plus robustes, à avoir par notre peau une protection plus efficace, par nos organes intérieurs et extérieurs un échange avec l'air de plus en plus parfait. C'est-à-dire que nous ne devons nous abriter derrière des murs, sous des toits, que quand nous y sommes absolument contraints. Nos vêtements ne doivent avoir d'autre but que de nous protéger et nous devons les utiliser de telle sorte qu'à force d'entraînement méthodique ils nous soient de moins en moins indispensables.

Nous avons sous presque tous les climats, dans certains cas, besoin de chaleur artificielle; usons-en, mais de façon à en tirer tous les avantages possibles en évitant les inconvénients.

D'ailleurs, la plupart des singes qui vivent à Paris meurent prématurément et comme les Parisiens, si leur progéniture seule devait entretenir leur race, il n'y aurait bientôt plus de singes à Paris, leur disparition serait bientôt accomplie. Mais chaque jour de nouveaux singes et des provinciaux viennent régénérer les races abatardies, impuissantes.

Est-ce d'après ces simples motions que nous vivons? Nullement! Nous nous entassons dans les villes, où nous mourons prématurément. Nous nous soustrayons aux effets naturels de l'air, de l'eau, du soleil, nous qui sommes le produit de ces effets! C'est inévitable qu'à Paris les indigènes ne se reproduisent plus à la quatrième génération.

Paris est un formidable amas de cloisons, de paravants et c'est dans un air confiné et impur qu'y grouille la population. Cette population, soustraite aux effets de causes qui la créèrent et l'entretinrent, dépérit. Comment en pourrait-il être autrement?

(A suivre.)

G. BUTAUD.

RÉPONSE à L'ENQUÊTE SUR LE VÉGÉTALISME

*Camille Cochet. — Charlotte Davy. — Léa Chanut.
Dr Axel Robertson Proschowsky.*

Charles Fouyer. -- Adolfo Marangolo. -- Generoso Coll

Il paraît que j'ai joui d'une faveur toute spéciale dans la pratique brusquée que j'ai faite du végétalis-

me, l'adoptant du jour au lendemain intégralement, continuant à n'en éprouver que de bienfaisants effets, alors qu'il y a pour la plupart des végétaliens débutants une période d'accoutumance et d'assimilation parfois pénible.

Le régime m'a aidé à me corriger de ma passion du thé dont je faisais abus depuis quelque 30 ans. Viande, sucre, thé ne me tentent plus. J'ai dérogé peut-être une vingtaine de fois au régime et cela surtout dans les premiers temps, consommant parfois une brioche, un peu de beurre, du lait, du thé.

Je suis sûre de ne jamais retomber dans l'erreur de la consommation de la viande, du poisson ou des œufs. Le lait, le beurre me tentent parfois lorsqu'ils me sont présentés, mais rien ne m'excuserait d'en consommer puisqu'ils me sont préjudiciables. Je rape les racines, j'en fais une assez grande consommation et telles quelles je les digère facilement; cuites, je les assimile moins bien.

Et maintenant que j'ai confessé mes fautes, mes erreurs, passons à mes triomphes. Il me faut dépeindre mon cas, dresser une longue liste des misères physiologiques que j'ai presque surmontées.

Dès vers 15 ans, crises rhumatismales, musculaires, articulaires, puis sciatique à l'état chronique, crises de névralgie, gastralgie nerveuse, entérite, tour à tour se relayant, se remplaçant à qui mieux mieux; à cela je voyais s'ajouter des troubles circulaires, commencement de varices, crampes, torpeur, sommeil invincible, auxquels vinrent se joindre d'incessants craquements dans la tête, les oreilles, sortes de crispements plutôt et qui s'accompagnaient de perte totale de mémoire, les piqûres de cacodylate n'en ayant pas raison. Ces craquements s'espacèrent au bout de 15 jours de pratique végétalienne et bientôt après cessèrent; tous les phénomènes d'ordre congestif disparurent; d'autre part mes mains sont moins raides, s'ouvrent grandement; plus de crises de sciatique, cependant certains mouvements provoquent encore une douleur fugitive; de temps à autre, des douleurs arthritiques dans les bras, les genoux viennent tout juste me rappeler ma guérison. Je me vois d'autre part complètement affranchie de la redoutable gastralgie et de l'entérite que n'avaient pu vaincre les médicaments dont j'usais pour ainsi dire journellement: Aspirine, colchicine, quinine, etc...

Je remercie les pionniers du végétalisme qui, par leur exemple, par la parole et par la plume, ont mis à la portée du plus pauvre les moyens faciles de vivre une vie meilleure, plus saine, plus vraie, en un mot, une vie sage.

Camille COCHET, *artiste dramatique.*

*
**

Ce que je pense du végétalisme ?

Si le végétalisme rencontre des adversaires parmi les gourmets et les gourmands, c'est que pour ceux-ci la bonne chère est une des plus grandes joies. S'il s'en rencontre tant parmi la foule des autres hommes, c'est qu'il est incompris ou ignoré.

Demander au seul sol sa nourriture, juste de quoi entretenir la vie, serait se dépouiller de l'animalité qui est en nous, qui veut que pour des jouissances uniquement matérielles nous massacrons des êtres qui, bien qu'inférieurs, souffrent et qui, autant que nous, ont l'instinct de conservation.

Tout le monde végétalien ! Plus de troupeaux conduits aux abattoirs, plus d'animaux traqués, plus de curées sauvages, plus de bêtes assassinées pour paraître sur les tables.

Tous végétaliens, la vie plus simple, l'humanité sanguinaire, plus de bonté...

Mais quel bouleversement dans la mentalité générale. Quelle révolution dans les mœurs ! Et quel travail gigantesque à accomplir !

Charlotte DAVY.

*
**

Le Foyer Végétalien est une œuvre intéressante et devrait être multipliée. Là, travailleurs et travailleuses viendraient puiser santé physique et morale.

Le végétalisme est un remède pour les martyrs de l'obésité. J'étais vagatérienne surtout depuis que j'avais suivi les cours du Dr Charles Edouard Lévy, je deviens végétalienne en venant au Foyer. Je me portais mieux ayant banni la viande ; au régime végétalien je me sens rajeunie. J'avais adopté les crudités exclusivement, je les digérais très bien, aucune lourdeur, aucune somnolance, quoique étant passée brusquement de la vie oisive à celle de couturière, cependant la couture est un métier endormant par excellence.

Malgré cela, j'ai cessé l'exclusivité des crudités, je mitige de légumes cuits ayant cru observer que l'estomac prenait de l'extention.

Côté moral: j'ai rencontré au Foyer tant de camarades, que je n'ai pas souffert de la transition d'une vie relativement libre de ménagère à celle de prisonnière d'atelier.

Léa CHANUT,
1, Allée Dunan, Clichy-s-Bois (S.-et-O.)

*
**

Répondant à l'enquête sur le Végétalisme, moi, qui le pratique depuis 25 ans et depuis 5 ans vit de fruits crus et de feuilles crues, j'affirme que la pratique de la « Marseillaise » (Marangolo veut sans doute dire « Niçoise ») est particulièrement bienfaisante pour les sujets malades et faibles. Je ne crois pas que seuls les hommes bien portants deviennent végétaliens. La pratique peut convaincre un sportman ou un athlète, ou un homme de science, mais surtout les malades chroniques. Le régime végétalien fait des miracles et il fait rajeunir l'humanité. Il faut avoir la foi de l'endurance.

Je ne suis pas d'accord avec les conseils du bon Butaud: selon moi, la feuille *crue* et *tendre* doit être mêlée avec de *bons fruits frais et mûrs*.

Adolfo MARANGOLO, Messina (Italie).

*
**

Il y a des peuplades, qui, comme certains habitants des pays tropicaux, se nourrissent exclusivement ou presque des substances provenant des plantes, et il y a des peuplades, qui, comme les Esquimaux, se nourrissent exclusivement de substances animales. Ils se portent également bien.

Quant au crudivorisme, il est nécessaire jusqu'à un certain point par la nécessité pour l'organisme de consommer des vitamines, mais toute la science se rapportant aux questions d'assimilation prend tous les jours plus d'importance, et il faut le dire, cette science a subi des modifications fondamentales et est en pleine évolution.

Dr Axel ROBERTSON-PROSCHOWSKY,
*Ancien Membre du Comité Directeur
du Parti Socialiste de Danemark.
Lauréat de l'Association des Genetistes Américains (American Genetic Association), etc...*

Réponse d'un Basconnais

Je suis venu au végétarisme par raison de santé. N'ayant pas encore trente ans, je souffrais de rhumatismes articulaires et aussi de varices. Après que j'eus essayé beaucoup de remèdes, un médecin me conseilla le régime lacto-végétarien. J'abandonnai donc la viande et toutes les boissons fermentées. Ayant une répulsion marquée pour le lait, mon régime fut très peu lacté, néanmoins je consommai encore un peu de beurre. Au bout de peu de temps, je fis mon premier repas du matin exclusivement de fruits. Le soulagement important que je ressentis me fit comprendre que j'allais vers le vrai. Je me mis à évoluer vers le naturisme.

Sachant que Butaud et S. Zaikowska avaient fondé une colonie végétalienne à Bascon, je décidai de faire le saut et lâchai la ville, l'usine, pour la vie libre et le travail des champs.

Voilà plus de trois ans que je suis à Bascon. L'effet du régime fut grand. Au bout de six mois de séjour à Bascon, il ne restait rien de mes rhumatismes articulaires. Aucun remède ne guérit le rhumatisme articulaire. Eh bien, le végétarisme l'a fait puisqu'il s'est attaqué à la base du mal, c'est à dire au terrain préparé pour la maladie. Le régime ne fournissant au corps que des aliments sains, le sang redevient pur et l'organisme se régénérant ne fabrique plus des toxines.

Mais il n'y a pas que cela, la vérité est une, toute partie d'elle entraîne forcément les autres parties; c'est le physique qui dirige le psychique et les tempéraments et les caractères sont influencés par une bonne ou une mauvaise santé. Auparavant j'étais très nerveux ou plutôt neurasthénique, maintenant mes nerfs se sont beaucoup calmés, et tous ceux qui m'ont connu antérieurement ont pu constater mon changement de caractère où la gaieté a parfois sa part.

Au point de vue social, tant que l'humanité, dans sa marche vers le mieux-être, ne partira pas de ce point: *l'étude des besoins de l'homme*, elle n'arrivera jamais à la paix sociale, au bien-être et à la liberté.

Charles FOUYER.

*
**

Vers le gai sourire du Bonheur

On demande à ceux qui ont eu la volonté d'abandonner les vieilles pratiques de nos ancêtres, filles d'une

fausse tradition, à ceux qui ont osé suivre le végétalisme, de donner en toute loyauté un aperçu des effets qu'un changement si profond, comme est celui-ci, a produit dans notre organisme, de noter notre état de santé, de notre vie, avant, depuis notre passage au végétalisme et d'apprécier publiquement la valeur, qu'à tous points de vue, nous lui accordons.

J'essaye d'accomplir cette besogne, sachant d'avance combien je serai loin d'y parvenir, mais ce qu'on nous demande est si digne d'être entrepris pour le bien de tous ! La sincérité dans ce cas s'impose avant tout.

Je pratique le végétalisme depuis cinq mois. Voici le terrain d'expérience et les effets que je puis consigner.

J'ai 23 ans. En vérité, je n'ai jamais été un vicieux et pour cette raison je crois pouvoir penser que c'est en partie une des causes qui ont fait que je me suis toujours bien porté. Fumer m'est inconnu, comme aussi bon nombre de plaisirs que notre vieille société, hélas ! place à portée de la main pour faire notre bonheur ! J'ai toujours navigué loin de la route que le commun des hommes suit ; et je me sens heureux d'avoir dans un âge, où la raison ne se manifeste pas toute puissante, eu une force de caractère suffisante.

Vivant en société, il est logique de penser que les individus sont modelés par ses lois et ses coutumes. Provenant de parents qui n'ont point eu de pensée personnelle, qui n'ont point songé aux erreurs qu'ils pouvaient commettre, nous, les fils, avons reçu l'éducation coutumière et par leur exemple contracté leurs habitudes.

Dans l'état de développement de la société, on comprend combien il est difficile de pouvoir suivre notre chemin vers le gai sourire du bonheur. La morne succession des mêmes habitudes est la cause de l'inaction des hommes, c'est leur prolongement, leur prolifération dans l'éternelle erreur.

Ainsi, j'ai subi comme tous, balloté dans le courant du chaos social, lié par la force à la société qui m'accaparait et me dominait, jusqu'à ce qu'un jour, sur un côté de ce vaste espace, j'ai rencontré quelques hérétiques, qui m'ont présenté des aspects de vie très différents et dont j'ai compris toute la grandeur. Cela a été pour moi comme l'éclair, qui illumine la route dans une nuit de tempête et d'obscurité. Dans cet élan de lumière, j'ai commencé à regarder de près les cho-

ses qui me touchent et j'ai sondé avec un esprit insatiable de vérité, toute l'énigme, qui dès temps pour moi déjà lointains, me préoccupe. Je ne suis pas si vaniteux de croire que j'ai trouvé l'absolue vérité, elle couvre des espaces infinis, que les rêves des hommes même ne pourront jamais concevoir.

Et sous le charme, ivre de la douceur de vivre, j'ai commencé à vivre vraiment et à comprendre toute la beauté et la magnificence de la découverte que je venais de faire. Le végétalisme a été pour moi le vrai purificateur de mon physique, de mon moral, comme de mon idéologie. Le végétalisme, pris selon ma conception, dans son large sens, est la plus grande, la plus élevée manifestation de l'humanité, le but de tous les rénovateurs qui désirent un état de choses supérieur au présent, le moyen le plus simple et le plus efficace pour arriver à notre émancipation.

Le végétalisme porte en soi tous les matériaux nécessaires pour édifier, de suite, le véritable individu, base de toute société.

Comme je vous ai dit, mon état de santé en régime omnivore a été suffisamment bon pour n'avoir pas eu à faire de maladies, mais je dois constater qu'à l'heure actuelle, ayant vécu quelques mois le végétalisme, je note dans mes fonctions organiques une marche plus harmonieuse et un état de santé plus normal que par le passé.

Mon alimentation se fait presque toute au « Foyer Végétalien » et ma préférence est pour les aliments crus que je trouve beaucoup plus appétissants et qui, en même temps, produisent dans tout mon organisme les plus heureuses satisfactions.

Résultats : L'un d'eux, très remarquable, est mon peu de besoin de boire, constatation d'autant plus extraordinaire qu'avant de suivre ce régime, je buvais d'énormes quantités d'eau. Un autre résultat : Au contraire de ce que beaucoup croient et que moi-même aussi j'ai cru, c'est qu'avec ce régime on peut supporter de longs travaux, chose que l'expérience m'a démontrée de la façon la plus certaine, ayant pu m'en rendre compte dans mon travail quotidien. Enfin, sur les résultats physiques généraux, je ne puis que louer ce régime, qui me maintient dans un état de santé tout à fait satisfaisant.

Sur ses effets moraux, on peut dire qu'ils sont liés au bon état physique et que, à mesure que celui-ci

s'est normalement développé, mon être moral en a ressenti les plus heureuses conséquences. Le sentiment humanitaire et animalitaire, l'horreur du meurtre et du tourment des animaux ont pris en moi une plus large place, mon pacifisme et ma tempérance se sont accrus.

Pour ce qui concerne la question économique, je ne conçois pas une façon de vivre qui rende les individus plus indépendants ; de ce côté, beaucoup de problèmes, qui dans l'état actuel de la société sont angoissants et d'un poids écrasant, ne se posent même plus, la simplicité du crudivégétalisme est telle, que la nature nous montre, à chaque instant, le chemin que nous devons suivre, sans avoir besoin de nous plonger dans des méditations inutiles.

Réduisant d'une façon si merveilleuse nos besoins, le végétalisme nous achemine vers cette liberté, qui a été, de tous temps, rêvée et qui est la principale condition de bonheur individuel, d'harmonie sociale.

Si, par hasard, nous rencontrons dans la rue quelque malheureux en état d'ivresse, le choc qui se produit en nous est le verdict le plus clair de la plus éloquente réprobation par le contraste que révèle en nous profondément l'amour que nous avons pour un état sain et naturel.

Je ne puis que témoigner ma plus profonde admiration, ma reconnaissance au noble et humain fondateur du « Foyer Végétalien », qui a mis à la portée de tout le monde un moyen si simple et si rationnel pour détruire en nous beaucoup de préjugés, briser des chaînes, qui forment aujourd'hui le plus grand adversaire que nous puissions avoir.

Sauf par quelques-uns, le végétalisme n'est pas compris par l'humanité actuelle, mais c'est quelque chose qui ne mourra pas et dont peut-être une autre génération, plus sincère et plus humaine que l'actuelle, fera la base de la future société.

Generoso COLL,
Paris, le 12 Novembre 1923.

AVANT-PROPOS

J'ai tenu à présenter au public l'« Enquête sur le Végétalisme » en l'accompagnant de divers imprimés, édités soit antérieurement par la « Société Végétalienne », soit depuis la création du Foyer et en y joignant, en outre, des emprunts de journaux, afin de tenter de faire revivre l'esprit duquel sortit l'œuvre du Foyer. Avec ce que j'écris dans les quelques pages, où j'expose mon point de vue particulier sur la Doctrine et ses conséquences, le lecteur peut vivre un peu dans l'atmosphère de la Maison Commune de Paris, rue de Bretagne, où, pendant deux ans, depuis 1918, habitant Bascon, nous avons fait des causeries chaque quinzaine, Sophie Zaikowska et moi, parlant toujours tel que nous pensons et notre point de vue sur le Végétalisme n'a pas changé.

Les réunions de la Maison Commune furent organisées par les soins de notre dévoué ami Victor Bréhamet. Différents conférenciers nous ont prêté leur concours à plusieurs reprises, pour tenir en haleine un public fidèle et l'amener à nos idées. Ce public fréquentant quelquefois Bascon et pratiquant, de plus en plus, le Végétalisme, a fourni les premiers clients du Foyer, qui est simplement la continuation, le développement et la mise en pratique des prêches de la Maison Commune. On y rencontre les mêmes gens, le même état d'esprit, dans une atmosphère moins lourde, moins orageuse, plus gaie que dans les groupes de pratique de communisme; on serre la main à des camarades, avec lesquels on n'a pas à travailler, à produire, à partager des responsabilités, camarades de passage, de lieu public, avec lesquels on prend du plaisir, réunis autour de la Basconnaise, de laquelle on espère la transformation du vieux monde en un autre, où la question sociale ne se pose plus, où la fraternité naîtra entre gens, dont la vie sera facile, entre crudivégétaliens, menant une vie sage sans s'efforcer à l'être, n'ayant pour l'être qu'à vivre selon la nature.

Le Végétalisme, à l'encontre des autres doctrines, qui ne seront vécues que dans l'avenir, ou qui ne porteront fruit qu'après notre mort, se vit de suite, on y passe de plein pied, on en recueille immédiatement les bénéfices; ce n'est pas d'un placement sur l'avenir que l'on rêve, mais c'est une réalisation immédiate que

l'on effectue; elle n'attend pas que des transformations sociales la facilitent, elle dépend peu du lendemain, c'est dans les conditions présentes qu'elle se vit; aussi ses adeptes, d'où qu'ils viennent, pratiquant ensemble, ont créé au Foyer une atmosphère particulière, dans laquelle rarement les échanges d'idées font élever le ton. Syndicalistes, socialistes, anarchistes, athés ou religieux de confessions diverses, au fur et à mesure qu'ils s'adaptent au végétalisme, comprennent que c'est là la grande transformation qui renovera le monde et que c'est d'elle seule qu'on peut attendre les transformations rêvées. Dès lors, la question sociale n'est plus une affaire de force, c'est une question de transformation individuelle, et tous les végétaliens, quelles que soient leurs conditions de vie, leurs antécédents sociaux, même leur éthique particulière, sont liés par un apostolat commun.

Et puis le végétalisme ou crudivégétalisme n'est pas une création, ce n'est pas une découverte, ce n'est pas le résultat de recherches ardues et scientifiques, ce n'est pas le fait de personne, mais c'est simplement le redressement de notre mode de vie, la correction de notre alimentation coutumière et par suite de notre genre d'activité. Rien d'innové dans le crudivégétalisme, c'est un retour aux pratiques du passé, c'est le fervent abandon aux lois éternelles et invariables de la nature; de la nature qui fait la vie facile aux êtres; elle la leur donne, la leur permet, sans qu'ils aient des difficultés insurmontables à vaincre.

C'est seulement l'homme qui a une vie compliquée, difficile, c'est lui seulement qui, dans sa crainte de l'avenir, systématiquement, organise pour lui-même et l'animalité le salariat, l'esclavage et la prostitution, c'est lui qui rend la terre inhabitable et en fait « une vallée de larmes ».

Le végétalisme, mais il découle du marasme physiologique et social, il s'impose sous peine de la disparition de l'homme. Son application par nous autres empiriques n'est-elle pas timidement approuvée par les découvertes de vitamines, comme par exemple Funk, qui conseillent maintenant de ne pas omettre de manger des légumes et des fruits crus. Les découvertes scientifiques les plus récentes ont révélé cette chose profonde et banale que le feu tuait la vitalité de l'aliment!

Quel chemin parcouru pendant des siècles pour aboutir à cette constatation : le feu cela détruit la vie ! cela désorganise la cellule ! Quand une cellule a été soumise à l'action du feu, elle n'est plus naturelle, elle n'est plus physiologiquement apte à continuer à donner la vie.

Voilà la grande découverte physiologique. La vie procède de la nature telle qu'elle est. Toute action physique, chimique ou autre qui modifie les conditions naturelles est dévitalisante.

La reconnaissance de la vérité crudivégétalienne, c'est la base de la vie retrouvée. Dès lors nous n'avons qu'à nous laisser vivre tout naturellement sans soucis, puisque nous n'avons qu'à consommer l'aliment tel qu'il se présente à nous sans le modifier. L'animal vit facilement, pourquoi n'en serait-il pas de même pour nous, qui avons même nature. Plus de batailles entre les individus, chacun sait que par le jeu de ses facultés il trouvera facilement la quantité d'aliments nécessaires pour lui. Plus de lutte de l'individu contre la société, de laquelle il s'affranchit, en dehors de laquelle il peut vivre sa vie, laquelle dépend surtout du coin de terre qui lui fournit, sans grand effort, les choses nécessaires à son entretien.

G. BUTAUD.

Capitalisme, Végétalisme, Communisme, Anarchie et . . . Christianisme.

III

EVOLUTION ET REVOLUTION

C'est par l'esprit, par le dedans de l'homme, qu'il nous faut commencer. Toutes les réformes extérieures, qu'elles soient d'ordre social ou économique, ne sont que des artifices inutiles, des trompe-l'œil... Rien de décisif ne sera accompli tant qu'il n'y aura pas eu de réforme morale.

REYSEILING.

« Au sein de la révolution politique de 89, apparut le germe d'une révolution économique ultérieure. Jacques Roux, Chaumette, les Hébertistes, et, plus tard, Babeuf avec ses amis, firent entendre le cri des reven-

dications sociales. Ce socialisme hâtif, à peine compris par quelques-uns, ne pouvait triompher alors, mais, grâce à ces généreux précurseurs, il devint le mot d'ordre du siècle d'évolution qui suivit et, aujourd'hui, il tend à s'imposer. » (1)

En effet, à l'exception d'un nombre chaque jour plus réduit d'êtres à mentalité d'esclaves, ou de tristes individus, généralement dégradés par l'alcoolisme, et parmi lesquels se recrute la tourbe des policiers, des gardes-chiourmes d'usine et des briseurs de grève, les travailleurs ne se résignent plus à n'être que des bêtes de somme au service de la catégorie restreinte des possédants. Quoi qu'en ait dit Voltaire, et bien qu'ils sachent eux-mêmes, que certaines inégalités de nature ne disparaîtront jamais de « notre malheureux globe », ils ne croient plus « qu'il est impossible que les hommes vivant en société cessent d'être divisés en deux classes : « l'une de riches qui commandent, l'autre de pauvres qui servent » ; la première ayant la source assurée de ses jouissances dans la sueur et les privations de la seconde. Ceux qui peinent ont fini par se rendre compte de l'inique anomalie d'un tel état de choses ; ils entendent être, désormais, les seuls à disposer de la richesse qu'ils sont les seuls à produire ; et, internationalement unis dans un même idéal de justice et de solidarité, ils soupirent après la révolution qui culbutera le régime capitaliste et construira, peu, à peu, disent les uns, tout de suite, clament les autres, cette société nouvelle où les mêmes possibilités du développement physique, intellectuel, moral et esthétique de l'individu, seront assurées à tous sans exception ; où chacun, coopérant, selon ses facultés, à la production de la richesse commune, en recevra la part nécessaire à ses besoins.

Mais « la révolution ne se décrète pas, ne se fabrique pas ; aucun mécanisme de conflit ne peut suppléer la préparation révolutionnaire des choses et des esprits ». (2)

C'est là une vérité frappée au coin de toute l'histoire. Que de fois n'a-t-on pas rappelé que la révolution de 89 n'a pu s'accomplir que parce qu'elle était déjà faite dans les esprits. Aussi bien, suis-je loin de croire, comme d'aucuns le font, que si la guerre éclatait elle amènerait la révolution.

(1) Ch. Malato : *Philosophie de l'Anarchie*.

(2) Jaurès.

La guerre ? Mais nous y marchons à grands pas. Oh ! je sais bien que le jour où, grâce à la fameuse loi dont le social-démocrate Paul-Boncour assume, pour la plus large part, la triste responsabilité, tous les Français, sans distinction d'âge ni de sexe, seront mis à la disposition du ministre de la Guerre, nous n'aurons pas le spectacle de cette exaltation chauvine qui fut la folie de presque tous en 1914. Mais nous marcherons quand même, tout comme alors. Car écrire dans un journal ou crier, de toute la force de ses poumons, comme on l'a fait, ces temps derniers, dans bon nombre de meetings : « *Pas de guerre entre les nations pour les bandits capitalistes ! La guerre des classes pour l'émancipation intégrale du prolétariat !* » (1). Écrire ou crier cela, dis-je, est une chose, mais agir en conséquence en est une autre.

J'ai lu avec le plus vif intérêt, dans l'*Humanité*, le compte-rendu de cette imposante réunion du Cirque de Paris, où des milliers d'hommes et de femmes ont frénétiquement applaudi les discours des orateurs les plus éloquents du parti communiste ; et, vraiment, je regrette de ne pas m'être trouvé là, pour applaudir moi-même le camarade Cachin faisant le procès de l'odieuse loi Boncour-Painlevé-Maginot, et réduisant à néant les fallacieux arguments invoqués en sa faveur. Mais cela dit, je persiste à ne point croire que, si la guerre éclatait, nous aurions la révolution. Les choses se passeraient tout comme en 1914.

Je n'ai pas perdu le souvenir de ces manifestations monstres du Pré St-Gervais et d'autres coins de la banlieue rouge parisienne, lesquelles, parfois, réunissaient plus de vingt mille travailleurs. C'était encore en l'heureux temps de l'unité révolutionnaire. L'influence morale d'un Jean Jaurès terrait alors les champignons collaborationnistes qui, depuis le néfaste congrès de Tours, pullulent sur le cadavre du grand disparu. Dans ces manifestations, les cris : A bas la guerre ! Vive la Sociale ! alternaient avec le chant de l'Internationale. Mais la guerre vint, et, comme par un coup de baguette magique, les plus farouches antimilitaristes, tels que Johaux, Delépine, Sembat, Albert Thomas et jusqu'à Jules Guesde, se métamorphosèrent en partisans déclarés de l'extermination des Allemands. La folie guerrière gagna même les milieux anarchistes.

(1) Paroles de Lénine citées par l'*Humanité*, et rééditées sous différentes formes au Cirque de Paris et ailleurs.

On se souvient du « Manifeste des Seize » contre la cessation de la guerre, publié en 1916. Quand je sais que des hommes comme Paul Reclus, Jean Grave, Pierre Kropotkine, mon ancien co-détenu politique, et Charles Malato, signèrent ce chef-d'œuvre de jusqu'aboutisme, je ne puis, comme l'a fait Malatesta, voir des « renégats » chez ses auteurs. Je ne doute pas qu'à l'exemple de beaucoup d'autres, dont je suis, ils ont sincèrement cru, comme Jean Grave l'a écrit dans la *Bataille* après la parution du Manifeste, que « le seul moyen possible d'établir une paix durable, c'était d'écraser le parti militariste qui avait déclaré la guerre » (1).

Il ne faut d'ailleurs pas oublier qu'il y eut des anarchistes — et ce fut le plus grand nombre — qui surent rester d'irréductibles ennemis de la guerre sous toutes ses formes. Ceux-là, comme Grave et Malato, s'en allèrent, loin du carnet B, attendre la fin de la tuerie. D'autres réussirent, au moyen d'une heureuse et durable embuscade, à laisser aux autres la gloire assez discutabile de se faire trouer la peau en faveur des intérêts capitalistes. Et s'il y en eut, cependant, beaucoup plus, qui prirent le fusil, je me plais à croire que ce fut parce qu'ils pensaient avoir bientôt l'occasion de s'en servir pour la vraie bonne et juste cause.

Tout au début de la guerre, me basant sur l'hypothèse d'une défaite qui m'apparaissait fatalement liée à l'incapacité de nos généraux autant qu'à l'insuffisance de notre armement, je pensais que la première grande bataille perdue nous conduirait *illico presto* à la révolution. L'affaire de Charleroi m'arracha brutalement à cette illusion. Comment pouvais-je la conserver, en voyant les troupes qui n'avaient échappé au massacre que par une fuite galopante, chercher elles-mêmes, de complicité avec les communiqués outrageusement menteurs de l'Etat-Major, à nous faire prendre au sérieux la ridicule légende d'une retraite savante nécessaire à l'écrasement de l'armée Allemande ?

Que d'autres choses, au cours de l'horrible boucherie, me donnèrent à réfléchir et me guérèrent de l'idée qu'une guerre, même malheureuse, aboutirait à la révolution. Un fait qui m'a particulièrement frappé, c'est la facilité avec laquelle on a toujours trouvé douze hommes pour fusiller un ou plusieurs camarades qu'ils

(1) *La Bataille*, n° du 13 novembre 1916.

savaient parfaitement innocents, sans que jamais un seul de ces douze soldats ait refusé de devenir un assassin, au risque d'être lui-même fusillé. Et je dis que tant qu'on n'aura pas vu non seulement les douze hommes du peloton d'exécution, mais le régiment tout entier, refuser d'accomplir l'acte criminel qu'on sait avoir été, plus d'une fois, ordonné par une brute alcoolique, dont la disparition aurait plutôt accru que diminué nos chances de victoire, il ne faut pas s'attendre à voir la guerre se changer en révolution.

Et puis, supposons, pour un instant, l'impossible. Supposons que, demain, une guerre d'Italie, de Chine ou de... Russie nous conduise à la révolution, et qu'un gouvernement issu du parti communiste, par exemple, ce que je suis le premier à désirer, remplace celui de Poincaré fusillé, pendu, étranglé ou guillotiné, comme on voudra. Qui donc peut avoir la naïveté de croire que c'en serait fini de la société bourgeoise et capitaliste ?

Sans aucun doute, il n'y aurait là, quoi qu'on en ait dit au meeting du Cirque de Paris, que le trop éphémère succès d'un coup de force ayant réussi par surprise, et qu'on devrait s'attendre à voir bientôt se retourner contre ses auteurs, faute, par eux, d'être en mesure de faire face à toutes les conditions nécessaires à la construction et à la stabilité de telle ou telle modalité du socialisme impliquant la table rase de toutes les institutions établies dans le double domaine politique et économique.

Il est, certes, réjouissant de constater que, d'une manière générale, les travailleurs, grâce au journal, à la brochure et à la conférence, sont arrivés à la compréhension d'un ordre social excluant toute domination ou exploitation de l'homme par l'homme, et substituant à la lutte des intérêts particuliers, l'union des efforts individuels conjugués scientifiquement et fraternellement en vue seule de l'utilité commune. Il y a là un grand pas vers leur totale émancipation, mais pour passer de l'idéologie à la réalité vécue, il faut bien davantage.

On l'a souvent dit, mais on ne saurait trop le répéter : la guérison du mal social n'est pas seulement une question politico-économique, c'est aussi, c'est surtout une question morale. Je m'explique :

Si la société est mauvaise, c'est que les hommes, dont elle est l'ouvrage, sont eux-mêmes naturellement

mauvais, n'en déplaît à Jean-Jacques Rousseau, qui, sur ce point, ne paraît guère s'être inspiré du « Connais-toi toi-même » de Socrate. La racine du mal social c'est l'égoïsme humain, dont le capitalisme est évidemment l'expression la plus impie, la plus immorale, la plus oppressive, la plus destructive. L'égoïsme, ce faux et répugnant individualisme qui consiste à pratiquer le système D, c'est à dire l'art d'être personnellement heureux, même au prix du malheur d'autrui; l'égoïsme, cette sorte de cordon ombilical qui attache encore l'ensemble de l'espèce humaine à l'espèce animale, voilà l'ennemi qu'il faut combattre, l'infâme qu'il faut écraser, et cela non pas seulement chez les autres, mais chez soi-même.

Voulez-vous trouver des lecteurs pour votre journal parmi les ouvriers, ou entendre les applaudissements les plus nourris souligner votre discours dans une réunion contre la guerre ou contre n'importe quoi? Parlez de l'égoïsme bourgeois, de la rapacité des grands patrons; montrez-les menant une vie pleine de scandaleuses jouissances; n'épargnez rien, en un mot, qui puisse les rendre aussi ridicules qu'odieux aux yeux de ceux qui vous lisent ou vous entendent. Mais, ensuite, si vous ne voulez pas que les approbations se changent en protestations indignées, et les applaudissements en huées, gardez-vous d'ajouter que l'égoïsme sévit à tous les degrés de l'échelle des conditions sociales; que, pour le pauvre comme pour le riche, pour l'exploité comme pour l'exploiteur, pour le gouverné comme pour le gouvernant, pour l'ignorant comme pour l'homme cultivé, le sens de la vie est la satisfaction toujours plus grande du « moi », et la guerre ouverte ou sournoise contre quiconque paraît y faire obstacle.

Heureusement, l'homme est susceptible de perfection morale. D'admirables exemples d'altruisme, du don de soi, s'ajoutent, également dans tous les milieux, à celui de notre regretté camarade Georges Butaud pour le démontrer. Mais quel immense travail d'éducation morale à opérer dans la masse ouvrière, afin qu'ils ne soient plus légion dans ses organisations militantes, ceux qui, devenus conscients de leurs droits, ne songent guère à se rendre compte de leurs devoirs, et ne claquent leur haine du capitalisme que parce qu'ils ne peuvent se consoler de ne pas être du nombre des « bandits » qui en bénéficient.

C'est pourquoi, étant donné l'état présent des « choses et des esprits », la révolution ne pourrait être que momentanément victorieuse. Si elle réussissait à demeurer, pendant quelque temps, maîtresse de la situation, ça ne serait qu'au moyen de concessions toujours plus grandes, d'un réformisme à rebours, qui finirait par rétablir, à peu de chose près, l'organisation économique de la veille, ou pis encore, grâce à des mesures terroristes qui ne tarderaient pas à créer un formidable courant d'opinion favorable au retour de l'ancien régime, ou à l'instauration de tel ou tel autre, lequel, sans rétablir tous les abus d'autrefois, ne changerait pas plus la condition asservie et précaire des travailleurs que la révolution de 89 ne la changea en les faisant passer du joug de la classe aristocratique sous celui de la classe bourgeoise.

Ne nous lassons pas de le dire : la question sociale est avant tout une question morale. C'est poursuivre la plus vaine des chimères que de vouloir édifier une société nouvelle sans des hommes nouveaux.

Ces hommes nouveaux, le végétalisme les produira. N'est-ce pas, en effet, en réduisant nos besoins à leur expression la plus simple et la plus saine, que nous élèverons au maximum les possibilités de notre développement physique et mental, que nous arriverons à nous libérer, peu à peu, de l'égoïsme héréditaire de l'animalité, et que nos gestes, devenus de plus en plus altruistes, « s'harmoniseront, toujours plus aisément, avec ceux de nos contemporains pour le plus grand bonheur de chacun et de tous ? »

H. TRICOT.

N. B. — Dans mon précédent article au lieu de : *servieuses* d'incurables infirmités,.. lire : *semeuses* d'incurables infirmités,..

L'Autodidacte de Han Ryner

—○—

Han Ryner s'est attaché cette fois à nous conter l'histoire d'un singulier type humain : l'autodidacte.

Nicolas Chardonnet, entré dans la vie en de peu fameuses conditions, puisqu'il est un pupille de l'Assistance, parvient néanmoins à force d'intelligence et d'énergique volonté à conquérir ses diplômes et, devenu professeur quelque part, à inventer la plus sensation-

nelle machine volante de son temps. Plus tard il réussit à construire absolument seul, de ses propres mains et sur un rocher désert, éloigné de tout, en Méditerranée, le fameux aéronef à poussées orthogonales.

Mais Nicolas Chardonnet est d'abord en sa triste enfance le délicieux petit « Nico », renversant prodige aux réparties de sagesse, qui profite de l'immobilité forcée par suite d'une jambe cassée, pour apprendre tout seul à lire à cinq ans, et voudrait encore être celui qui inventa l'alphabet pour apprendre aux hommes à lire.

Son ingénieuse méthode autodidactique pour s'enseigner, tout petit, ce qu'il veut savoir lui fait rendre des points à Pascal lui-même. Car non seulement à s'apercevoir — par la traduction en regard d'un vieux Psautier — et de la disposition en latin de certains mots, et du changement de forme de certains mots latins selon leur rôle dans la phrase il découvre, à cinq ans, tout en gardant les oies, la grammaire latine; mais il apprend un peu plus tard, seul aussi, les mathématiques et n'écoute malicieusement les leçons du maître qu'en esprit pédagogique.

En outre, ce prodigieux petit Nicolas que le début du roman nous montre entrant à cloche-pied, sans un cri, sans un gémissement dans la salle de ferme, en serrant de ses menottes tremblantes sa jambe cassée est précocement un valeureux petit bonhomme.

Nous savons d'ailleurs que l'épisode romancé relate un fait propre à l'enfance de Han Ryner : la gifle au médecin qui l'a fait crier en ne l'avertissant pas du mal qu'il allait lui faire est historique. En ce tendre petit concentré à l'accent si singulièrement profond et qui « réussissait l'effort de ne hurler ni la douleur de son corps ni son cœur et son lourd débordement de rancune impuissante », en cet enfant qui, blessé, appelait du regard la gifle suspendue « pour l'âpre joie de sentir grandir en lui son droit de mépriser », tout le Han Ryner de la période de révolte semble déjà contenu.

Cette précocité si extraordinaire, cette intensité de vie refoulée d'un bambin qui possède naturellement l'émotivité capable d'associer le plus largement son possesseur au restant du monde et cependant, par suite de l'hostilité rencontrée, s'isole de plus en plus en lui-même devaient fatalement amener quelque dénouement tragique. Mais n'anticipons pas.

Dans l'enfance de l'autodidacte deux candides et docteur Paret et sa maternelle sœur Mlle Paret. Tous

généreux vieux se détachent en bienfaiteurs : le bon deux émerveillés des extraordinaires dispositions du petit Nicolas et inspirés de le soustraire aux molestations de la tyrannique fermière, maîtresse Rivol, — d'une figure si vivante, si observée, — le réclament à l'Assistance et lui donnent à tour de rôle tout leur propre savoir. Aussi regrette-t-on la disparition soudaine du délicieux fraternel couple de septuagénaires.

Après la mort du bon docteur, Nicolas, subissant déboires et difficultés mais poussé par son génie, fait son chemin quand même et épouse la belle Victorine, filleule d'un constructeur d'aéroplanes, le riche et amoral M. Rioble.

Le dialogue au cours duquel Nicolas propose son invention à M. Rioble prouve une remarquable observation du monde des affaires. Les sinistres propos de cet éhonté sont l'expression vraie de ces hommes-capitalistes, corrompus par l'effrénée accumulation des richesses industrielles. Accepter de construire présentement l'aéronef de Chardonnet lui ferait perdre le bénéfice de ses précédentes constructions, dès lors à mettre au rebut. Il faut donc à tout prix éviter la sortie de l'appareil nouveau avant l'écoulement des stocks. Aussi Rioble trouve-t-il qu'on ne lui parle pas sérieusement en lui objectant que des aviateurs se tuent chaque jour qui, sur l'appareil de Nicolas atterriraient sains et saufs. Pourvu que l'industriel serve son coffre-fort... que lui importe la vie des autres ! « Les affaires sont les affaires ! »

Rioble résoud le problème en faisant enfermer Nicolas dans une maison de fous, tout en le gardant à sa disposition. Et pendant ce temps la vénale Victorine devient la maîtresse de son parrain. La guerre éclate. Aussitôt l'industriel veut exploiter la mine d'or du cerveau de Nicolas et mettre ses ateliers au service de son invention. Mais Chardonnet refuse son acquiescement à servir la guerre. Il ne veut pas « donner aux riches et aux États un moyen de tyrannie », lui, qui voudrait « donner à tous un moyen de libération ».

« Je ne suis pas, dit-il, un de ces misérables qui consentent à écraser encore les écrasés ». Il s'arrange donc à merveille du refuge opportun qui lui épargne un terrible combat de conscience, en le dispensant d'héroïsme et de lâcheté. Sans la folie dont vous me jugez atteint, dit-il, « consentirais-je à la folie criminelle de tuer ? » ou affronterais-je la nécessité de me faire fusiller par les plus déterminés de nos fous ? »

Sans doute cette confrontation du pacifisme d'un inventeur désintéressé avec la meurtrière rapacité de l'époque est-elle la pierre de touche du roman. Elle correspond en tout cas aux idées maîtresses de Han Ryner. Elle est aussi bien étudiée ici la psychologie de cet autodidacte, héroïque mais âpre produit d'un génie intérieur. Certes, elle est significative l'architecture psychique de cet inadapté aux conventions et mœurs qui ont pris force de loi; de cet inadapté aux règlements et lois mêmes qui lui semblent « habits de confection qui ne conviennent à aucune taille »; de cet indépendant épris de liberté qui, parce qu'il est en même temps pacifiste et contre la guerre en arrive, privé de liberté, à apprécier cette privation qui le sauve d'agir contre sa conscience d'homme, en prenant les armes contre d'autres hommes. Elle est épicurienne aussi cette psychologie de l'inventeur heureux d'utiliser un seul perfectionnement de son invention les longs mois de privation de liberté. C'est bien là un effet du « plaisir constitutif » d'Épicure.

Mais on découvre encore en étudiant Chardonnet une étrange, une inquiétante âpreté, conséquence des mauvais traitements passés fièrement éprouvés; on découvre aussi ce frémissement douloureux intérieur sur lequel une volonté de fer parvient à mettre un masque de sérénité; on découvre enfin que ce vertige habituel de la défiance était déjà contenu en germe dans le petit Nicolas.

Sans ce vertige, comment le profond humaniste qu'est l'autodidacte Chardonnet, condamnerait-il à mort sa femme, qu'il aime, sur déduction à priori? Car enfin, quelque effrayante qu'ait été jusqu'à la mort du triste parrain-amant, l'inconsciente Victorine, pressée de jouir de la vie, rien — à mon sens du moins — ne prouve en cette histoire la réalité du traître dessein que l'imagination de son mari lui prête. Qu'y a-t-il dès lors, en la dernière conduite de celle-ci de condamnable jusqu'à nécessiter la double mort tragique qui termine le roman?

Pauvre trop grand cerveau qui, avec de Vigny, ne sait voir en toute femme qu'une Dalila! Il faut la plaindre l'intime douleur de ce savant, à la pensée si farouchement isolée, au caractère si âprement soupçonneux — bien que de sereine apparence — qu'il ne peut voir sa femme copier ses calculs et ses schémas sans conclure à trahison. Il faut le plaindre ce génial autodidacte, si habile en l'art de confondre fantômes et réa-

lités qu'il ne parvient pas à s'apercevoir que l'ingéniosité même de son esprit le porte au soupçon en lui montrant l'insincérité comme l'accompagnement inévitable de l'intelligence. Il faut le plaindre, ce pacifiste en grave trouble d'harmonie dont l'aberration fait un assassin. Quelle déplorable fin à une vertueuse vie !

Aussi me paraît-il bien improbable que par cette catastrophe finale du roman Han Ryner ne se soit pas proposé de nous indiquer quelque chose. Cette indication me semble bien être que le soupçon, écueil fatal des grands cerveaux est aussi l'écueil désintéressé, créé par notre Tolstoy français, ce pacifiste inventeur qui ne veut pas que son invention serve à tuer d'autres hommes, en arrive au tragique dénouement qu'il arrête, pour avoir cédé, en son particulier individuel, au soupçon.

En l'« Autodidacte », ce prodigieux Nicolas Chardonnet, génie, mais malheureuse proie de ses contradictions internes, ne serait-ce pas la tragique histoire d'une de nos fatalités intérieures que Han Ryner a voulu nous montrer ?

Quoi qu'il en soit, il faut admirer après le délicieux taent qui brossa toute l'enfance du petit Nicolas, le sombre conet prophétique final si pathétiquement amer.

Marie BLOSSIER.

RÉSUMÉ DE LA Conférence du 19 Novembre

L'Affaire Dreyfus, Mme Legrain. — *Discours*, Paul Brulat. — *Étude sur « La Faiseuse de Gloire »*, S. Zaikowska. — *Lecture*, C. Cochet, art. dram.

Cette réunion a eu deux centres d'intérêts : L'« Affaire Dreyfus » et le roman de Paul Brulat : « La Faiseuse de Gloire ».

Mme Legrain a bien voulu, sur notre demande, répéter devant le public du Foyer Végétalien la conférence, faite par elle dans les Loges Parisiennes des Bons-Templiers. Elle était enfant à l'époque de la fameuse Affaire et elle fut jadis impressionnée par l'assassinat d'une cuisinière par les ennemis du capitaine Dreyfus. Mme Legrain a eu la curiosité de se rendre compte de ce qu'était cette Affaire Dreyfus qui, en son

temps, avait déchaîné tant de passion et elle a résumé clairement dans une très belle conférence toute une littérature sur l'Affaire.

A cette époque, Paul Brulat était jeune et débutait dans les lettres et le journalisme. Il avait pris une part très active dans le combat et défendit l'innocence du capitaine, malgré les risques de compromettre sa carrière littéraire. Il avait beaucoup souffert dans sa carrière de journaliste honnête. Il nous exprima ses sentiments dans un émouvant discours qu'il fit à la suite de la conférence de Mme Legrain. Nous avons retenu ces paroles sages : « Il suffit d'un instant pour faire un héros, il faut toute une vie pour être honnête homme ».

Notre amie Camille Cochet a admirablement lu quelques pages de « La Faiseuse de Gloire », notamment la scène pathétique de la dégradation du capitaine Dreyfus et les pages 127-128 que nous reproduisons ici :

« Le talent de Pierre, clair, sobre, ordonné, sans artifice, lui aliénait les snobs. Il n'avait pas l'« écriture artiste ». Souvent, en lui, la lourdeur s'alliait à la puissance. Une probité excessive, une conscience scrupuleuse, le souci de l'ensemble aussi bien que de l'exactitude du détail, arrêtaient chez lui le jet, l'imprévu dans le style. Sacrifiant le « morceau à la composition générale, il valait en cent pages, non en dix lignes. Son esthétique, l'idéal qu'il poursuivait, s'enfermait dans cette formule : « Le vrai devenu le beau ». Tout intérêt d'une œuvre, pensait-il, provenait de sa sincérité. Cela seul, pour lui, constituait l'originalité de l'écrivain. Le génie verbal, l'image, le lyrisme et toutes les ressources de la rhétorique, tous les procédés de l'art pesaient moins, à ses yeux, que la plus petite parcelle de vérité. Il s'appliquait à se dépouiller de tout charlatanisme littéraire, dédaignant l'orfèvrerie, la mosaïque, et considérant comme des tares de l'esprit ce que d'autres prenaient pour des dons.

« Mais une telle discipline intellectuelle lui rendait la production extrêmement douloureuse, le faisait taxer d'impuissance par les féconds gribouilleurs qui relâchent tous les viscères de leur cerveau. D'autres prenaient pour paresse cet excès de conscience. Il en vint presque à renier son premier roman dont le succès était dû à des défauts dont il entendait se corriger. Son se-

cond livre ne faisait que de très lents progrès; par dix fois, il recommençait une page, un chapitre, jamais satisfait, aspirant sans cesse à plus de perfection.

« Petijean le pressait de publier.

« — On oublie ta première œuvre, on ne compte plus sur toi... Hé! sois de ton époque! Nous ne sommes plus au temps où un seul livre consacrait un écrivain. Aujourd'hui, la fécondité est obligatoire, comme l'instruction. Sous peine d'être submergé, il faut ressembler à l'arbre qui donne, chaque année, ses fruits. On arrive par la quantité, petit à petit, degré par degré.

« — Oui, le tableau d'avancement, répliqua Pierre. Merci, je ne veux pas qu'on m'y inscrive.

« Il condamnait, comme néfaste aux lettres, ce système de production forcenée, par lequel un écrivain tombe souvent au métier, à la basse besogne de manœuvre, éparpillant et gaspillant en vingt volumes médiocres le talent qui pouvait lui permettre d'écrire un ou deux bons livres. Le malheur était que, de plus en plus, on considérait la littérature comme une profession régulière, devant rapporter tant par année, ainsi qu'une étude de notaire ou d'avoué ».

*
**

Etude sur " La Faiseuse de Gloire "

L'« Affaire Dreyfus » n'est plus d'actualité. Mais présentée comme l'a fait Mme Legrain, dégagée de tous les à côtés, elle reste comme symbole de calomnie typique et de tous les temps.

De même le livre de Paul Brulat: « La Faiseuse de Gloire », (qui conte les difficultés que rencontre un homme de talent, un artiste sincère et fier, dans sa carrière de journaliste), est encore, hélas! d'actualité, bien que les événements se passent pendant l'époque de la fameuse « Affaire ».

Le héros s'appelle Pierre Marzans. Il publie un roman et est accusé par un confrère malveillant de plagiat. L'accusation est absurde, mais il lui est très difficile de se défendre. Le public, toujours, prête une oreille complaisante à la calomnie, tandis que les arguments, les faits présentés par le calomnié pour se défendre l'ennuient.

Dans sa lutte contre la corruption générale, Pierre Marzans succombe, car il veut manger à sa faim, ce qui est légitime, mais il succombe moralement seulement. Sa vie physiologique continue et nous sommes

heureux de pouvoir espérer qu'il se relèvera et, puissant par son talent, montrera le bon côté du journalisme, qui est de faire connaître les découvertes scientifiques et défendre la liberté des individus. C'est ce que fait d'ailleurs le journalisme, dans une faible mesure, malgré la corruption.

Les talents de Pierre Marzans et de P. Brulat se ressemblent. Les deux écrivains sont *réalistes*. C'est pourquoi le héros de « La Faiseuse de Gloire » survit à ses misères. La vie est ainsi : tous nous sommes sujets non seulement de commettre des erreurs mais aussi de les réparer ; inutile de dramatiser la situation, même si nous subissons la suggestion de quelque Hedda Gabler.

Dans le travail d'auto-amélioration, il est précieux de recevoir de bonnes suggestions. Elle nous viennent par l'intermédiaire de la parole et de l'écrit. Chaque fois qu'il sort de la routine, le cerveau, dans sa besogne créatrice, peut être aidé ou gêné. Il y a des conversations et des livres qui entravent ce travail délicat qu'est l'éclosion d'une pensée nouvelle, amènent la confusion, l'avortement. D'autres, au contraire, aident la nouvelle pensée à naître, à se préciser, elles sont bien-faisantes. Les livres de Paul Brulat nous aident puissamment. Réaliste, Brulat dépeint la vie telle qu'il la voit, mais idéaliste, suggestionneur, il fait exprimer à des hommes moyens des pensées plus nobles que ne l'est leur vie. Les personnages de ses romans ont souvent des comportements au-dessous des pensées que Brulat leur fait exprimer par la bouche. Par exemple, la femme aimée par Marzans, pas belle, est aimée pour sa supériorité morale, pour les pensées que sa bouche exprime. Or, comment agit-elle ? Cette bourgeoise riche aime la vie douillette ; aucun geste pour sauver Marzans de la misère et elle a l'audace de mépriser le malheureux qui succombe !

J'ai lu aussi « La Gangue ». Là aussi, le héros est un bourgeois oisif qui se promène dans les villes d'eau et vit en parasite. Son comportement est quelconque, mais Brulat lui fait dire de belles pensées !

Le héros de « La Gangue » est laid et pourtant aimé, la femme aimée de Marzans n'est pas belle ; souvent chez Brulat on rencontre cette excellente suggestion que l'on devrait rechercher les qualités éthiques du partenaire en amour, plutôt que l'apparence.

Ce qui me charme dans les écrits de Paul Brulat,

c'est que chez lui on sent qu'il écrit pour son plaisir, plutôt que pour plaire au public. Aucune préciosité, aucune recherche des mots à effet. Brulat ne joue pas, ne fait pas de l'esprit; gravement, honnêtement il nous dépeint la vie réelle et, en plus, il oriente notre pensée vers un idéal de vie plus belle.

S. ZAIKOWSKA.

Les effets lointains des Poisons Overtoniens

par S. Z. et V. L.

Ces effets consistent toujours dans la dégénérescence graisseuse et scléreuse des glandes.

On nous pose souvent les questions suivantes :

1° A quelle dose le vin, le café, le tabac (poisons overtoniens usuels) sont-ils inoffensifs ?

2° Suffit-il de devenir abstinent de ces poisons, dès qu'on ressent quelque malaise, pour effacer les dommages qu'ils avaient produit dans l'organisme ?

3° Un consommateur, même modéré, de ces poisons, *devenu abstinent*, verra-t-il le mal intérieur qu'ils ont produit se maintenir au même niveau, ou bien le dommage subi progressera-t-il *malgré l'abstinence* ?

4° Y aura-t-il ralentissement de l'évolution morbide du fait de l'abstinence de l'ancien consommateur de vin, de café, de thé, du tabac, etc... ?

Pour répondre à ces questions nous nous proposons de réunir des documents (citations de différents auteurs et des observations personnelles).

Extraits de « L'Hygiène du dyspeptique » par G. Linossier. Pages 131-133.

« Quand on cherche à obtenir d'un sujet quelconque, habitué à l'usage des boissons alcooliques, une restriction de la dose d'alcool ingérée, on se heurte en général à une vive résistance. Même résigné à un sacrifice pour sa santé, le malade tient à ne le faire que dans les limites strictement indispensables, et très souvent le médecin aura à répondre à la question suivante : Quelle est la dose d'alcool que l'on peut tolérer sans dommage, soit pour l'organisme en général, soit pour les fonctions digestives en particulier ?

« La réponse est des plus délicates, car la résistance individuelle au poison est essentiellement variable.

« Quelques personnes peuvent faire, pendant de longues années, de véritables excès alcooliques, sans en ressentir le moindre malaise. Ils sont en général des prosélytes très dangereux de l'alcool, toujours prêts à rire des terreurs chimériques des hygiénistes, et opposant leur exemple à quiconque parle devant eux des inconvénients des boissons alcooliques. Parfois, il faut le dire, ces résistants succombent après vingt ou trente ans de résistance apparente à une cirrhose alcoolique; ils n'en ont pas moins été cités pendant une partie de leur vie comme une preuve de l'innocuité de l'alcool.

« D'autres ne peuvent tolérer les moindres doses de liqueur ou de vin sans éprouver des malaises digestifs. Ils sont généralement désolés de cette infériorité: elle a pourtant ses avantages, car elle évite à ceux qui en sont atteints les dangers les plus redoutables de l'alcoolisme chronique, réservés précisément aux sujets qui présentent la plus grande résistance immédiate.

« Avec une telle variabilité dans la tolérance, il est bien difficile de fixer la dose d'alcool qu'on peut ingérer sans inconvénient. Je puis dire toutefois que cette dose est souvent bien inférieure à celle qu'absorbent, sans croire commettre le moindre excès, bien des gens du monde.

« Combien y en a-t-il qui protestent avec énergie si on les soupçonne d'alcoolisme, et qui, pressés de questions, finissent par avouer une bouteille de vin à chaque repas, un ou deux verres de liqueur après, parfois un apéritif avant, et quelques verres de bière au cours de la journée!

« A ce régime on résiste souvent des mois, parfois des années, mais on finit toujours par en sentir les funestes effets, et généralement, quand on les sent, le mal est fait: on a beau supprimer l'alcool, les tissus sont irrémédiablement altérés.

« Je crois même qu'il est des personnes pour qui la simple dose d'alcool contenue dans le vin coupé d'eau, que l'on boit habituellement au repas, est un excès, et ces personnes sont les arthritiques héréditaires, à qui leurs parents ont légués une vulnérabilité particulière du tissu conjonctif, et spécialement du tissu conjonctif hépatique. Les auteurs, qui n'admettent pas l'origine alcoolique de la cirrhose atrophique, pensent trouver un argument dans ce fait que cette cirrhose peut évoluer chez des sujets n'ayant fait aucun excès alcoolique. Fort souvent ces sujets n'ont effectivement pas commis

d'excès relativement aux autres personnes, mais ils en ont fait eu égard à leurs tissus particulièrement fragiles. »

*
**

Extrait de : *Traité de Pathologie médicale* (« Alcoolisme »). Par M. Legrain, médecin-chef de l'asile de Villejuif). Page 192.

LE PROBLEME DES PETITES DOSES

« Nous considérons donc l'alcool, quelles qu'en soient la forme et la quantité absorbée, toujours comme une substance vénéneuse. Il reste à chacun le soin de déterminer, selon ses goûts, ses appétits, ses tendances, son hérédité, à quelle dose expérimentale il lui appartient de se limiter dans sa consommation et si même il croit sage d'en user. Mais dans la pratique et surtout dès qu'il s'agit de prendre en considération des mesures de délivrance à appliquer au fléau qui dérive de l'alcool, il nous sera tout à fait aisé de déclarer : *L'alcoolisme est une intoxication qui dérive de l'usage d'un poison dénommé alcool*, comme nous définirions le strychnisme une intoxication dérivée de l'usage de la strychnine et non de l'abus de la strychnine.

« Qui donc oserait s'abstraire des objections réflexes auxquelles il est exposé de la part de consommateurs sérieux, parfaitement sains et clients fort anciens des boissons alcooliques ? Ceux-ci ne manquent pas d'exciper de leur cas pour nous prouver qu'ils sont des sages et qu'ils ne sont pas le moins du monde intoxiqués.

« A quoi il est trop facile de répondre que nos investigations physiologiques et cliniques sont trop peu avancées encore pour nous permettre, en tout état de cause, de déceler parfois les effets fâcheux des traces d'un poison. Serait-ce une raison pour les nier quand la logique les impose ? Ne sait-on pas d'autre part qu'un organisme peut être admirablement taillé pour résister à certaines doses toxiques et en neutraliser les effets ? L'intoxication n'en existe pas moins et l'organisme s'épuise un jour à la lutte. Bien d'autres poisons alimentaires, tels que ceux qui dérivent de l'alimentation carnée, semblent bien compatibles aussi avec la vie quotidienne de milliers de citoyens. Qui donc cependant nierait leur existence et leur action lentement et constamment délétère sur l'organisme ? »

(à suivre).

S. Z.-V. L.

BIBLIOGRAPHIE

« DIAGNOSTIC ET CONDUITE DES TEMPERAMENTS »

par le Docteur Paul Carton

Docteur Carton a fait là un travail formidable comme richesse de documentation et d'observations personnelles.

Les médecins, surtout ceux parmi les jeunes, qui s'écartant de la routine voudront réellement soulager leurs malades consulteront avec utilité cet ouvrage. Les éducateurs le liront avec profit.

Socrate avait dit : Connais-toi ! C'est fort bien et ces sages paroles sont la base de l'individualisme anarchiste moderne. Mais Docteur Carton nous donne de précieux moyens de nous connaître et met le lecteur en garde contre les fantaisies des graphologues et des diseurs de l'avenir par la lecture des lignes de la main, tout en soulignant ce qui peut être scientifiquement observé dans l'écriture de l'homme ou dans la conformation de ses traits ou des lignes de sa main.

Parlons un peu des idées sociologiques de l'auteur.

Voici ce que dit Docteur Carton à la page 23 :

« Un Etat ainsi constitué, en B N S L, B (tempérament bilieux), N (nerveux), S (sanguin), L (lymphatique), se trouve dans l'ordre universel, forme une union synthétique et hiérarchique, obéit à la loi naturele et surnaturelle.

« Quand, au contraire, le commandement part d'en bas, comme dans les dictatures prolétariennes et quand les élites sont opprimées et détruites ou encore quand, par frénésie d'une fausse égalité, elles sont envahies par la foule des esprits insuffisamment évolués, le désordre, la discorde et les cataclysmes sociaux se déchaînent. La société possède alors le mauvais tempérament L S qui ne connaît que la matière, les besoins matériels, la répartition égalitaire des biens matériels, la réquisition et le gaspillage accéléré des biens matériels.

« Quand la société est organisée en démocratie bourgeoise, c'est-à-dire, en S L, elle est à la merci des financiers, des industriels et des commerçants ; elle manque de l'unité de direction indispensable, de la prédominance du jugement et de la moralité, du souci de prévoyance à l'égard des travailleurs manuels.

« Si, enfin, un seul chef, modèle de sagesse et d'indépendance, disposant de la force disciplinée (armée) (B), s'appuie sur le double conseil des savants et des religieux (N), commande aux agriculteurs, aux industriels et aux financiers (S), protège les travailleurs manuels (L), l'ordre et la paix règnent forcément dans la société qui est composée crucialement d'une partie mâle (B N), intellectuelle, créatrice et ordonnatrice et d'une partie femelle (S L), matérielle, formatrice et exécutive. »

Docteur Carton cite les castes de la civilisation hindoue.

Il nous dit, à la page 17, ceci :

« La Sagesse Antique avait tiré de l'énigme du Sphinx les quatre règles fondamentales de la conduite humaine : *savoir* avec l'intelligence du cerveau humain ; *vouloir* avec la vigueur du lion ; *oser* ou l'élever avec la puissance audacieuse des ailes de l'aigle ; *se taire* avec la force massive et concentrée du taureau.

« Appliquée à la conduite des tempéraments, l'allégorie du Sphinx enseigne que l'homme pour se construire intégralement et se développer en harmonie doit cultiver, équilibrer et hiérarchiser normalement en lui les quatre fonctions essentielles de la vie humaine : l'énergie volontaire du bilieux, la compréhension réfléchie du nerveux, la puissance vitale du sanguin, le sang froid du lymphatique. Un homme, pour être bien construit et bien dirigé, doit donc viser à faire donner en lui les quatre tempéraments dans l'ordre suivant : B N S L. Il doit d'abord être bilieux, c'est-à-dire être son propre chef et employer énergiquement sa volonté à bien agir et à créer. Puis il doit être nerveux, c'est-à-dire instruit et réfléchi. Ensuite il doit être sanguin, c'est-à-dire soucieux de l'entretien de sa vitalité. Enfin, il doit posséder le frein des passions et arriver à la calme maîtrise du lymphatique.

« Chaque homme participe donc des quatre tempéraments, mais avec des inégalités de développement qui résultent de l'exercice de la liberté individuelle dans la fatalité de l'évolution. Les excès, proviennent donc d'efforts de développement de l'être humain qui ont été trop cantonnés à certains plans de l'Évolution et pas assez poussés sur d'autres. Ces vices de construction des tempéraments sont importants à connaître. On doit savoir en faire le diagnostic, en comprendre la genèse, de façon à pouvoir apporter un remède efficace aux troubles

physiques et psychiques qui en sont les conséquences. La répression des exagérations de certaines prédominances, la culture des parties laissées en friche et le souci d'équilibre et de hiérarchie des quatre dominances formeront donc la base de la thérapeutique des tempéraments. »

La lecture de la page 17 nous remplit d'aise, d'optimisme, de la confiance en soi, conditions indispensables pour faciliter à l'individu ce travail si difficile d'auto-amélioration par lequel on devient son propre chef. Des individus possédant une suffisante maîtrise sur eux-mêmes peuvent se passer de chef ! Docteur Carton est un anarchiste-individualiste qui s'ignore !

Il s'ignore, car il vit dans un milieu bourgeois, riche, dont la morale ou la tendance sociologique consiste à vouloir conserver la position plus ou moins haute sur la pyramide sociale.

D'autre part, il voit comment gouvernent les communistes en Russie et il redoute, avec raison, les douleurs d'un régime de la chaussette à clous ! Il voit les défaillances du régime démocratique avec le suffrage universel, asservi par la finance. En somme, Docteur Carton cherche, comme les positivistes, un bon chef idéal. Mais comment trouver un bon chef dans un milieu de gens corrompus, imparfaits ? Les positivistes ne font pas de propagande éducative, tandis que Docteur Carton fournit les moyens d'harmoniser chez l'individu l'ensemble des quatre tempéraments : Bilieux (B), Nerveux (N), Sanguin (S), Lymphatique (L).

Ainsi Docteur Carton se rapproche des individualistes anarchistes modernes. En effet, ne dit-il pas que chaque individu devrait être son propre chef par la synthèse harmonique de ses tendances naturelles ? D'autre part, il voudrait que les hommes soient divisés en castes et gouvernés par un chef qui s'appuie sur une armée.

Imaginons que nous sommes transportés dans un pays bienheureux, où la population est divisée en castes. Qu'arrivera-t-il de cette extrême division de l'activité humaine ? Tout d'abord parmi les manuels (L) occidentaux, qui n'auront pas la résignation des Hindous, il se produira un grand mécontentement, par l'impossibilité pour les ouvriers les plus doués de prendre un rang supérieur sur la pyramide sociale. D'où cataclysme social ou révolution et renversement possible du régime des castes. Qu'arrivera-t-il si le régime asiatique tient ?

Il est à craindre que la perfectibilité de l'homme soit gravement compromise. Les manuels lymphatiques exagéreront leur lymphatisme et produiront mal. Ils seront très malheureux. Certainement Docteur Carton pense que les ouvriers seront protégés. On est toujours à plaindre lorsqu'on est réduit à être protégé par un autre, par exemple la femme par l'homme, le pauvre par le riche, l'ignorant par le savant. Il vaut mieux que chacun se garde et se protège lui-même. Les commerçants et les industriels sanguins, guidés par les savants, n'auront aucun savoir, aucune initiative. Ils deviendront avides et arriérés comme l'étaient jadis les marchands de Moscou, qui formaient presque une caste. Les savants et les artistes, nerveux déjà par tempérament, périront de neurasthénie, car on ne peut vivre impunément en intellectuel pur. Docteur Carton lui-même ne dédaigne pas le travail manuel, il cultive ses légumes. Le chef et les guerriers bilieux sont le plus à craindre. Guerriers de père en fils, ainsi étaient les Cosaques !

Non décidément, je ne crois pas que la division des hommes en castes soit un progrès. Je déplore même qu'il existe des classes.

Docteur Sauvageot, qui assistait à la critique de cette théorie des castes, avait dit que Docteur Carton ne désire pas la division en castes, mais il constate seulement, en homme de science, ce qui se produit dans la nature. Parmi les animaux, il y en a qui sont plus bêtes que d'autres et qui se construisent des maisons moins belles, moins confortables. Donc la nature elle-même justifie l'inégalité parmi les hommes. A ce propos, un autre camarade avait parlé des abeilles; dans une association d'abeilles, il y a une reine et des ouvrières. A cela je répondrai que les hommes ne sont pas des abeilles et que les abeilles sont perdues lorsque la reine — le chef — manque. De même les peuplades hindoues étaient perdues et soumises lorsque le chef était tué ou emprisonné.

Je conclus en ce sens que Docteur Carton n'a pas tort de se méfier d'un gouvernement démocratique ou financier. Mais il faut tendre vers une perfection individuelle telle que le chef soit superflu. Ce chemin sera long mais sûr pour établir l'harmonie parmi les hommes et les livres de Docteur Carton aident l'individu à devenir son propre chef.

POUR L'ÈRE DU CŒUR

Essai de psychologie morale, par L. Barbedette.

L'auteur après avoir rendu le juste hommage à la science, demande que le sentiment ait une place plus grande dans les codes, les administrations, l'enseignement surtout.

Nous recommandons à nos amis la lecture de cet ouvrage et soulignons en particulier que l'auteur n'oublie pas la bonté pour les animaux. Il aurait été content de voir les hommes devenir végétaliens, mais il est sceptique, car, dit-il, dans la nature les animaux s'entr-dévorent.

Cher camarade Barbedette, pourtant vous n'aviez jamais vu une vache dévorer un mouton ? L'homme est-il fait pour manger de la viande ? Même sans bonté, par égoïsme, lorsqu'il comprendra que par la viande il s'oriente vers l'appendicite et autres maladies, il deviendra peut-être végétalien.

*
* *

Parmi nos Pionniers, par Albin. Brochure mensuelle.

Bidault, 39, rue de la Bretagne, Paris.

Excellente brochure de propagande. Les extraits des ouvrages, choisis par Albin, caractérisent leurs auteurs en même temps qu'ils nous suggèrent des pensées utiles. Nous offrons aux lecteurs du Végétalien celles qui nous ont plu.

Pour acquérir le pouvoir et le conserver, il faut aimer le pouvoir. Et l'ambition ne s'accorde pas avec la bonté, mais, au contraire, avec l'orgueil, la ruse, la cruauté. Ce ne sont pas les meilleurs, mais les pires qui ont toujours été au pouvoir et qui y sont encore.

LÉON TOLSTOI

(*Pensées*).

La volonté de se sacrifier n'existant pas chez l'homme à l'état naturel, le besoin de la créer est né chez les individus qui voulurent vivre en parasites du travail d'autrui. C'est l'œuvre de tous les prêtres cléricaux et laïques de tous les cultes, de toutes les religions théïstes ou sociales, depuis la plus mystique jusqu'à la plus positive.

Manuel DEVALDÈS

(*Réflexions sur l'individualisme*).

Ce qui distingue l'homme sincère et le sophiste, c'est que sa pensée dirige le premier tandis que le second conduit, suivant ses espoirs ou ses craintes, ce qu'il appelle sa pensée.

Han RYNER
(*Vive le Roi*).

Je fuis les églises comme les portes de l'enfer, les codes ne sont pas faits pour moi; je suis hors a loi, je suis vagabond; et le premier, je m'en fais gloire.

Ernest CŒURDEROY
(*Jours d'Exil*).

En vertu de quel droit toutes les richesses existantes, naturelles ou créées par le travail, appartiennent-elles à quelques individus qui, par ce fait, ont droit de vie et de mort sur la masse des déshérités ?

Enrico MALATESTA
(*Entre Paysans*).

Aucun individu humain ne peut reconnaître sa propre humanité, ni par conséquent la réaliser dans sa vie, qu'en la reconnaissant en autrui et qu'en coopérant à sa réalisation pour autrui. Aucun homme ne peut s'émanciper qu'en émancipant avec lui tous les hommes qui l'entourent. Ma liberté est la liberté de tout le monde, car je ne suis réellement libre, libre non seulement dans l'idée, mais dans le fait, que lorsque ma liberté et mon droit trouvent leur conformation, leur sanction, dans la liberté et dans le droit de tous les hommes, mes égaux.

Michel BAKOUNINE
(*La Théologie politique de Mazzini*).

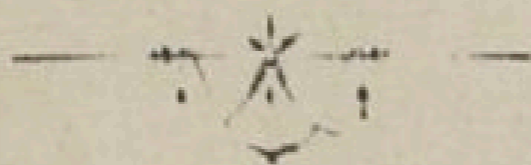
COMPTABILITÉ

Ce numéro termine la deuxième année du *Végétalien*. Ce n'est pas à moi, chers lecteurs, de vous dire, si notre revue vous est utile. C'est à vous de le juger. La 3^e série de 10 numéros paraîtra plus régulièrement, si les moyens nous le permettent. Nous tirons à 1.000 exemplaires, qui sont distribués ou expédiés. Souvent gratuitement.

Sommes reçues comme abonnements ou souscriptions :

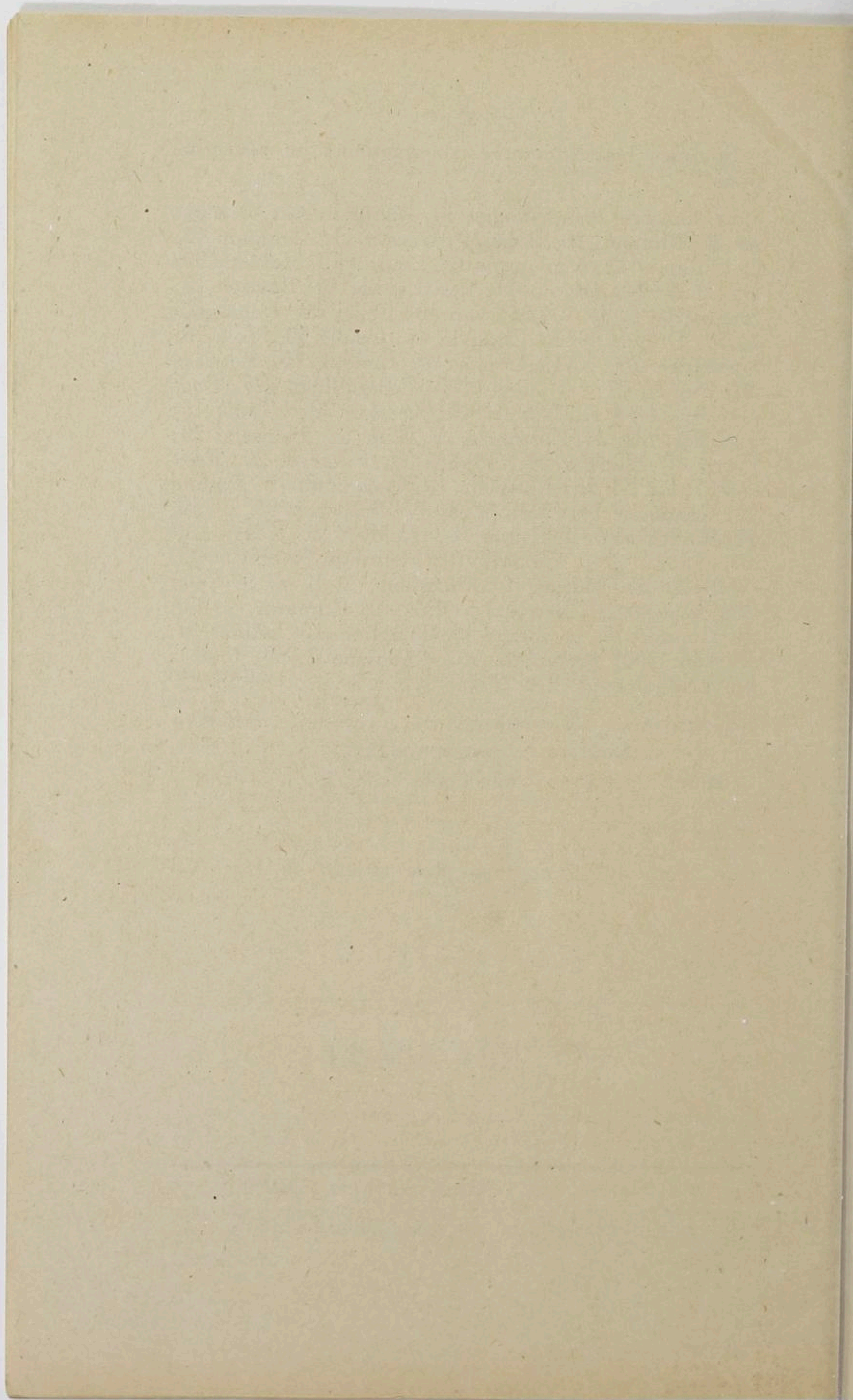
Fr. Dubois, 20 fr. ; Vigier 30 ; Marendowski 10 ; Peyrat 20 ; Moinard 10 ; Bidet 10 ; Diaz 10 ; L. Guilpain 12 ; C. Guilpain 12 ; Vuillaume 10 ; Leuriot 10 ; Rabiller 10 ; David 27 ; Marengolo 40 ; Vve Lacaze 10 ; Boudoy 15 ; Shéna 10 ; Belly 10 ; Morvan 10 ; Pellet 20 ; Fumagalli 16,50 ; Dupuis 20 ; L. Chauvin 45 ; Coullé 50 ; Vola 10 ; Vernange 75 ; Marie-Louise 10 ; Batteux 15 ; Bessière 20 ; Bréting 27 ; S. Guyot, 100 ; Ganguilhem 227 ; Boucly 20 ; Cottet 10 ; Viretto 10 ; Kemner 30 ; Vibout 13 ; J. Gasparoux 20 ; Larrégola 10 ; Mont 20 ; Henseler 20 ; Perny 10 ; Gevers 12 ; Gouillet 50 ; Furgerot 20 ; Ponsot 10 ; Le Fel 32 ; Mitjavila 10 ; Cooreman 10 ; Porette 10 ; Gaspercic 10 ; Philippe 50 ; V. Bréhamet 50 ; Thant 50 ; Fourdrinier 10 ; Estour 10 ; Dunoyer 10 ; J. Bertrand 10 ; Guma 10 ; J. Richard 10 ; Henriette Robert 5 ; G. Thibault 20 ; Munos 10 ; Magallon 15 ; L. et S. Caen 200 ; Habert 10 ; Besnard 5 ; Filz 10 ; Rumann 12 ; Gil 10 ; Connois 10 ; Duchamp 10 ; Quaglioni 10 ; Dubois 10 ; Vincent 300 ; Anonyme 50 ; Anonyme 2.759 ; total : 4.652,50 ; vente : 210. Total..... 4.862 50

Dépenses : Impression..... 9.000 »
Expédition et correspondance..... 195 »
Déficit de l'année précédente 1.630 »



Le Gérant : Albert CAPTÉ .

Imp. ROSENSTIEL, 14, rue des 2-Emmanuel, Nice.



En Vente au VÉGÉTALIEN

131, Rue St-Gratien, ERMONT (S.-et-O.)

Abonnement annuel : 10 fr. pour la France,
12 fr. pour l'Etranger



<i>Tu seras Végétalien!</i> par G. Butaud et S. Zai-kowska	0 30
<i>Les Lois Naturelles base de doctrine universelle,</i> par G. Butaud	0 50
<i>Notice sur la façon dont on peut consommer</i> <i>dans les Foyers Végétaliens,</i> par G. Butaud..	0 15
<i>Le Crudivégétalisme,</i> par G. Butaud... ..	0 25
<i>Esthétique, Santé et Végétalisme,</i> par le Dr L. Chauvois	1 50
<i>Gobineau et sa Philosophie,</i> par Camille Spiess	1 »
<i>Réponse à l'Enquête sur le Végétalisme,</i> par V. Lorenc	0 40
<i>Capitalisme et Communisme,</i> par la Doctoresse Pelletier	1 »
<i>Les Naturocrates</i> (pour enfants), par Antoine J. Torres	1 50
<i>La Réforme agraire en Russie,</i> par A. Daudé- Bancel	15 »
<i>Essai d'Etude du besoin,</i> G. Butaud, 0 fr. 50.	

Dr L. Chauvois : « La machine humaine enseignée par la machine automobile ». Préface de Louis Forest. (Edit. Doin). Prix : 30 fr. 80 centimes. En vente à la Soc. Végétarienne. — Dr H. Mariavé : « Le philosophe suprême ». Prix : 20 francs. En vente chez l'auteur, 41, boulevard des Arceaux, Montpellier. — L. Barbedette : « Pour l'ère du cœur ». — Dr Paul Carton : « Diagnostic et conduite des Tempéraments ». Prix : 50 francs. Du même auteur : « Enseignements Naturistes ». Prix 15 francs. En vente au « Végétalien ».

Tous les ouvrages de Dr Carton, Dr Camille Spiess, Dr Chauvois, Doctoresse Pelletier, Han Ryner, Paul Brulat, Rosny Aîné, Urbain Gohier, Aimée Blech.